



Morel pleure, rage et joue

« La fin du monde est pour dimanche » : tel est le titre du spectacle qu'interprète le subtil et sensible François Morel, à Vesoul puis Montbéliard. La fin du monde, ce n'était pas mercredi dernier ?

Il a fallu rajouter des séances tant les spectacles du comédien, chanteur, auteur, chroniqueur sont courues. François Morel monte donc sur les planches du théâtre Edwige-Feuillère de Vesoul samedi à 20 h 30 (complet) et dimanche à 15 h. Mardi et mercredi 21 janvier à 20 h 30, il joue, à guichets fermés, au théâtre de Montbéliard.

Comment faites-vous pour monter sur scène, faire sourire, rire, émouvoir, bref continuer votre tournée et votre métier après les attentats ?

Je ne sais pas. Franchement, il y a des jours, je ne sais pas. Les trois représentations que j'ai faites depuis mercredi (1) étaient différentes. Le premier soir, j'ai commencé le spectacle en faisant une espèce de texte avant, où je racontais un peu mes relations avec Charb et Cabu. J'avais fait un spectacle avec eux en octobre dernier : ils dessinaient pendant que je chantais. Une soirée formidable et émouvante car nous étions à Châlons-en-Champagne, dans la ville natale de Cabu, et c'était très joli, lui, homme tellement timide, de le voir dessiner comme ça (silence). Pennac disait que Cabu, c'était un ange de Capra. Tout à fait ça. Un Monsieur sans aucune agressivité, doux, timide, jamais à se met-



« Essayer de faire du malheur quelque chose de plus léger et drôle. »

Photo F. MOREAU

tre en avant malgré son talent. fou Charb aussi était très sympathique, dans le dialogue. Ce n'étaient pas du tout des têtes brûlées. Tous deux étaient des gens de culture, d'intelligence, d'humour. Après l'attentat, le premier soir, sur scène, j'ai dit que nous allions essayer de passer une bonne soirée. Qu'on n'avait pas le droit de s'arrêter. Ils seraient trop contents, ces tueurs. Il faut continuer.

Ça va même au-delà, non ?

Nous, contrairement à eux, on sait rire ensemble. On doit continuer aussi de penser que la liberté, l'égalité, la fraternité, sont toujours des valeurs qui nous réunissent. C'est pour ça aussi qu'on va au théâtre. Pour ça aussi qu'il faut continuer, on n'a pas le choix.

Ce séisme peut changer quelque chose à vos spectacles, la manière dont vous faites ce métier ?

Je ne sais pas. Vous savez, je lisais « Charlie Hebdo » mais je n'ai jamais fait du Charlie. Je n'ai pas le même regard politique. Je pense qu'il faut continuer à être ce qu'on est, chacun à sa place. Je vais continuer, pour ma part, à faire ce que je fais, et à être ce que je suis surtout. Je sais par Patrick Cohen (N D L R matinalier de France Inter, ondes sur lesquelles, vendredi, François Morel a fait une émouvante chronique qui s'est conclue par « Pleure et rage »), par mon copain Patrick Pelloux, que Cabu et la bande m'écoutaient et aimaient bien ce que je faisais. Comme moi j'aimais bien ce qu'ils faisaient. Et puis, c'était des types généreux. Je me rappelle une fois un copain, gargariste, men à voir avec le monde du

spectacle, avait adoré une des Une de Charlie. Je l'avais dit à Charb et tout de suite, il lui a envoyé le dessin original. C'étaient des gens qui ne se prenaient vraiment pas au sérieux.

« La fin du monde est pour dimanche », ce n'est pas sérieux non plus ?

Oh non ! En résumé, c'est un spectacle pour consoler les gens, pour leur dire « on vieillit, mais c'est chouette de vivre ». En gros ! Tout est parti, en 2013, de chroniques que j'avais écrites pour la radio, à l'époque où j'étais chroniqueur au « Fou du roi ». J'ai voulu les approfondir. Le point de départ, c'est ce comédien qui parle en alexandrins et a raté sa vie. Je me suis dit que j'aimerais bien le jouer sur scène. Après il y a d'autres personnages, une fan de Sheila (je l'avais écrite quand la chanteuse était venue), un grand-père, etc. J'ai essayé de réfléchir, de creuser tout ça. Le metteur en scène, Benjamin Guillard, a réussi à lier ces éléments disparates, à théâtraliser l'ensemble avec la vidéo, les décors. Je l'ai déjà joué 200 fois et je serais, à partir du 28 janvier, pour un mois, au Théâtre du Rond-Point à Paris. Je vais faire un peu gommeux mais il y a quelques jours une spectatrice m'a parlé de Spinoza et m'a dit une très jolie phrase à propos du spectacle. Elle disait en substance que le bonheur, c'est de pouvoir intégrer le malheur en soi. Ne pas mer les problèmes mais s'en servir pour essayer de faire quelque chose de plus léger, plus drôle ! En fait, je fais du Spinoza sans le savoir ! (Rires)

Propos recueillis par Sophie DOUGNAC

📧 (1) Le mercredi 7 janvier, bien sûr (l'artiste a répondu à nos questions dimanche 11). Lire l'article « Il ne faut rien diviser » dans notre édition de lundi.